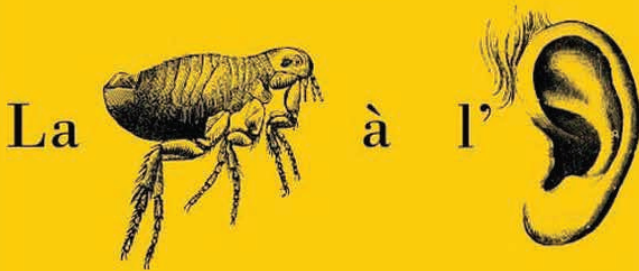


ARTOTHÈQUE
PÔLE CULTUREL CHABRAN - DRAGUIGNAN

LA PUCE À L'OREILLE



Les expressions françaises
livrées aux artistes contemporains

19 MAI

> 10 JUILLET 2021



M a g d a
M o r a c z e w s k a

Interview réalisée par

Marie-Ange Galangau

assistante auprès de l'Artothèque
d'agglomération à Draguignan,
à l'occasion de l'exposition

la puce à l'oreille

les expressions françaises livrées aux
artistes contemporains

- Pourquoi avoir choisi cette expression ? Est-ce qu'on peut établir un lien avec vos travaux sur métamorphose, la disparition ?

- Il y a en effet ce lien, cette histoire nous conte le passage du temps, le chemin inéluctable vers la fin... Dans cette histoire (je parle du livre de Balzac) j'ai lu aussi la rage de vivre, la volonté de profiter du moment présent. Et le dilemme du choix. Arrêter le temps ? ou, simplement, vivre ? Le jeune inconnu, dont on découvre le prénom beaucoup plus tard (car c'est peut-être juste vous et moi) Raphaël, n'aurait peut-être jamais dû entrer chez cet antiquaire ?

Mais c'est arrivé. Jeune, trop jeune, Raphaël, malgré son prénom angélique, est confronté à la mort dont il peut accélérer ou retarder la venue. Oui, ça m'a parlé, car la thématique de la disparition est récurrente mon travail dans mes diverses approches ou techniques artistiques.

- Je suis aussi fascinée par les mains et les fils retenant voire tirant le patron central et l'empêchant en quelque sorte de se réduire, de se replier sur lui-même. Cela a raisonné en moi, j'imaginai que cela pouvait symboliser notre lien avec le monde et ceux qui nous entourent comme moyen d'exister. Est-ce le cas ?

- Ici les forces contraires s'affrontent en douce, les mains tiennent, tirent et retiennent, les mains empêchent le rétrécissement de la peau. Petites et fines, elles ont en effet cette force vitale qui saura retenir ce qui sombre dans le gouffre. Le chemin de l'un artiste en est parsemé.

- Les mains et les visages sont assez fréquents dans vos œuvres, quels rapports entretenez-vous avec ces motifs ?

- Un rapport symbolique et viscéral. Ce sont des organes vitaux tout autant qu'un cœur ou un poumon, car ce sont nos liens avec le monde extérieur. Un visage n'a du sens que s'il s'exprime et crie à sa manière. Je reste loin des planches anatomiques apprises dans l'enfance, il ne faut pas trop compter le nombre des yeux, doigts, des bras, qu'importe ! Les mains sont des moyens d'action ou d'interaction, une main crée, s'accapare, caresse ou frappe. Et oublions pas les yeux, souvent dédoublés, tout comme la bouche ils sont signes d'appétence. Tous ces organes ingurgitent le monde, et restituent du sens en échange, à travers l'expression artistique.

(peut-être, du coup, mettre cette question à la fin ? la réponse ferait office de conclusion ?)

- Je suis aussi interpellée par le bas de ce corps masculin que vous avez décidé de coller, cela m'intrigue.

- Il est issu d'un dessin d'après modèle. Il marche et existe, même tronqué. Il porte fièrement aussi bien son sexe, sa « peau » masculine que la robe en gaze. On lira ainsi l'acclamation d'une identité double, peut-être trouble, à revendiquer sans cesse, au grand jour, au risque de la voir se réduire comme une peau de chagrin.

- La superposition du patron sur le tissu participe-t-il de cette idée de « vision double » que vous évoquez ? Tout comme la démultiplication des visages en registre inférieur ?

- Déjà le choix du tissu n'est pas anodin, la gaze peut évoquer aussi bien un atelier de couture, un « work in progress » perpétuel, la tarlatane d'un atelier de gravure (une de mes techniques aussi) ou alors les bandages et la blessure... Cette tarlatane crée une vibration, un mouvement et du volume.



Elle inciterait peut-être à soulever les jupes, dans cette transparence. il y a du voyeurisme dans la recherche de l'origine du monde.

Quant à la vision double, ce défaut de mes yeux dont je m'accommode depuis toujours, elle s'exprime en effet dans la démultiplication aussi bien des visages, des yeux, que des mains...

- Je suis aussi très intéressée par l'écriture et par la place qu'elle occupe pour vous, par ce qu'elle représente à vos yeux. Doit-on la voir comme un élan poétique ? Peut-on aussi l'envisager comme une sorte de narration accompagnant l'œuvre ?

- L'écriture est pour moi un murmure, pas toujours sourd, qui accompagne l'image. L'écriture c'est aussi un rythme, la musique des mots, seuls ou multiples liés en phrases et porteuses de sens. Depuis longtemps, j'écris. J'écris pour communiquer. Bizarrement dans mes travaux plastiques vous trouverez souvent des phrases illisibles à l'envers, un « travers » de jeune enfant, devenu langage illisible et secret. Ces lignes d'écriture sont pour vous du graphisme, un peu comme pour un enfant, lorsqu'il ne sait pas encore lire...

- Aussi, on pourrait faire un parallèle entre votre texte et le roman de Balzac, notamment lorsque vous écrivez « à chaque vouloir, je décroitrais ». Est-ce volontaire ?

- Je me suis bien évidemment penchée sur ce roman en priorité. J'ai même choisi cette expression car je pressentais les couches multiples d'intensité de sens et d'interprétations possibles ! Le roman de Balzac, avec son beau début, flamboyant, des péripéties diverses du héros dont la vie de météorite finit en réclusion, pour ne plus rien désirer, ne peut que marquer.

Je peux citer aussi une autre source d'inspiration - un sculpteur que je connais, Gilles Roussi, ayant réalisé une série de sculptures programmées de manière à ce que plus on allumait la lumière interne, plus elles déclinaient vers un genre de « panne » que l'on appellerait « mort » si on allait jusqu'au bout du raisonnement.

- Je souhaitais aussi savoir comment vous avez choisi vos matériaux ? Je trouve que le choix du tissu est particulièrement intéressant (à l'origine, la peau de chagrin désignait la peau de l'âne ou de la mule qu'on utilisait pour fabriquer des objets mais aussi des chaussures).

- Certes il s'agit au départ d'une peau de mule, mais il ne s'agissait nullement pour moi d'illustrer l'expression à la lettre mais reprendre une idée très universelle, Raphaël est un peu comme Faust ayant passé un pacte avec le diable.

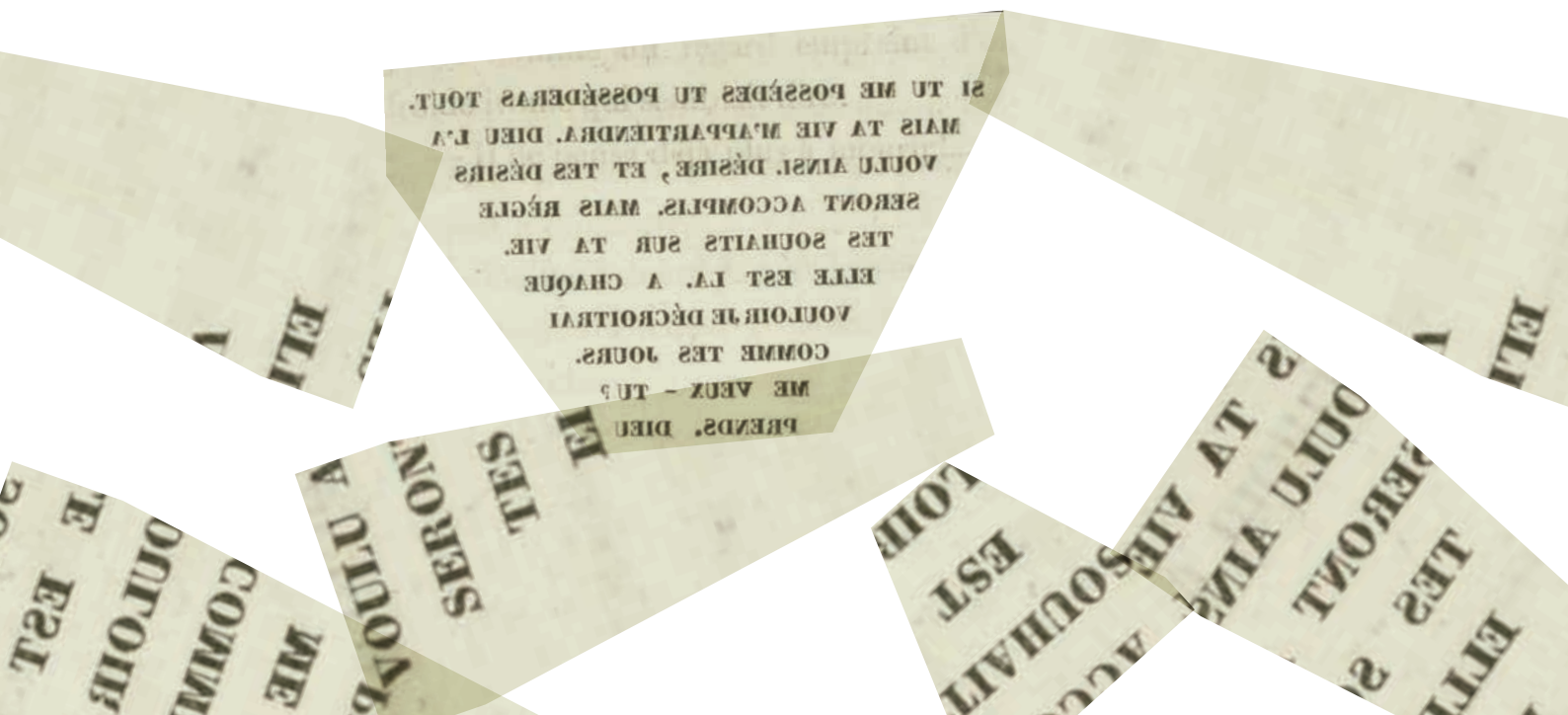
L'emploi du papier et du tissu est prémédité.

La première couche qui se superpose au fond est une empreinte de robe trempée dans du brou de noix.

Le tissu transparent de la deuxième couche nous amène également à l'idée du vêtement, de la couture, il a quasi la même forme de robe et il est grossièrement fauflé. La troisième couche est découpée dans une empreinte aussi. Elle représente à la fois la peau de chagrin mais aussi un tronc humain à qui il manque la tête. Et c'est également un genre de patron de couture avec ses dessins au trait. Traits dessinés et couture se mélangent.

Cette technique m'est familière de par des gravures tirées sur du tissu brodé, avec des rajouts de couture de ma part. Je mélange souvent des techniques, écriture y comprise. c'est ma manière de travailler. Je suis ces temps-ci attirée de nouveau par le relief, par la surprise d'un pop-up que l'on pourrait manipuler. J'ai également d'autres dessins jouant sur l'empreinte et la couture.

Je suis dans l'objet trouvé, mais il n'est pas forcément extérieur, il préexiste dans mon atelier et m'attend. Je me laisse traverser par l'impression que me donne un matériau, d'un coup je sais que l'idée est juste. Je ne sais pas comment l'expliquer. J'ai bien aimé ce travail autour d'une thématique et telle est souvent ma démarche.





Magda Moraczewska, e réduire comme une peau de chagrin
dessin, empreinte, collage et couture, papier, fil et tarlatane, 100 x 70cm, 2021